

La traduction littéraire au Québec : de la pratique à la théorie
Literary Translation in Québec: From Practice to Theory
La traducción literaria en Quebec: de la práctica a la teoría

Patricia Godbout

Volume 51, Number 2, April–June 2005

Les métiers du livre au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030090ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030090ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

The current practice of literary translation in Québec cannot draw from a long and rich tradition. It has only been within the past 20 years that it developed a theoretical base. This article examines some of the conclusions of essayists, such as Sherry Simon, who have tried to identify the unique aspects of the practice of literary translation in Québec and, to a larger extent, in Canada.

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, P. (2005). La traduction littéraire au Québec : de la pratique à la théorie. *Documentation et bibliothèques*, 51(2), 89–96.
<https://doi.org/10.7202/1030090ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La traduction littéraire au Québec : de la pratique à la théorie

PATRICIA GODBOUT

Université de Sherbrooke

patricia.godbout@usherbrooke.ca

RÉSUMÉ | ABSTRACTS | RESUMEN

La pratique actuelle de la traduction littéraire au Québec ne repose guère sur une longue et riche tradition. Ce n'est d'ailleurs qu'au cours des 20 dernières années qu'elle s'est donné des assises théoriques. Cet article examine quelques-unes des conclusions auxquelles sont arrivés certains essayistes — comme Sherry Simon — qui ont cherché à cerner les particularités de la pratique de la traduction littéraire en contexte québécois et, plus largement, canadien.

Literary Translation in Québec : From Practice to Theory

The current practice of literary translation in Québec cannot draw from a long and rich tradition. It has only been within the past 20 years that it developed a theoretical base. This article examines some of the conclusions of essayists, such as Sherry Simon, who have tried to identify the unique aspects of the practice of literary translation in Québec and, to a larger extent, in Canada.

La traducción literaria en Quebec : de la práctica a la teoría

La práctica actual de la traducción literaria en Quebec no goza de una larga y rica tradición. Por cierto las bases teóricas aparecieron sólo en los últimos 20 años. Este artículo examina algunas conclusiones a las cuales llegaron ciertos ensayistas — como Sherry Simon — que trataron de establecer las particularidades de la práctica de la traducción literaria en el contexto quebequense y, más extensamente, en el canadiense.

ICI COMME AILLEURS, les traducteurs littéraires sont, dans la vaste majorité des cas, des écrivains, des journalistes, des professeurs, des chroniqueurs, des réviseurs qui s'adonnent aussi à la traduction. Cette activité se fonde généralement dans leur pratique, plus ou moins noble, plus ou moins commerciale, d'écriture. Lire, réfléchir, écrire, interpréter, critiquer, traduire : toutes ces activités vont de pair.

Le fait que la traduction littéraire au Québec, comme dans l'ensemble du Canada, ne se soit pas constituée en sphère d'activité et d'étude distincte avant les années 1960 n'a donc rien de bien étonnant. On doit à Philip Stratford d'avoir fait un premier inventaire, en 1968, de la littérature canadienne en traduction, étude qui fut publiée dans la revue *Meta*¹. Stratford, qui était alors professeur de littérature anglaise à l'Université de Montréal, avait entrepris cette recension au moment de préparer une série de cours sur les romanciers canadiens-anglais. Cherchant des titres qui étaient aussi disponibles en version française, il n'avait recensé au total qu'une douzaine de romans canadiens-anglais traduits en français depuis le XIX^e siècle! Stratford poursuivra ses recherches pour faire paraître, en 1975, une *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*.

Cet état des lieux dressé par Stratford survient à peu près au moment où des programmes d'aide à la traduction se mettent en place au Conseil des Arts du Canada, grâce notamment aux orientations données par Naïm Kattan, alors directeur du Service des lettres et de l'édition du Conseil². C'est aussi à cette époque qu'est fondée l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC), plus précisément le 17 mai 1975, à Montréal. La traductrice Patricia Claxton, première présidente de l'ATTLC, se rappelle, dans un article paru en 2000 dans *Meta*, que cette naissance avait rempli plus d'un traducteur de joie, mais n'avait pas été accueillie favorablement par tous (Claxton, 2000 : 7)³. Certains cercles de traducteurs professionnels au Québec qui avaient réussi à unifier des groupes disparates, voyaient cette initiative comme une trahison. Ils n'ont pas compris ce qui poussait les traducteurs littéraires à se donner leur propre association : les principaux problèmes

1. Philip Stratford, « French Canadian literature in translation », *Meta*, vol. 3, n° 4, décembre 1968, p. 180-187.
2. Les subventions à la traduction de publications canadiennes par le Conseil des Arts du Canada ont été établies en 1972. Les premiers prix de traduction du Conseil sont remis l'année suivante. Ces prix s'ajoutent, en 1987, à la liste des prix littéraires du Gouverneur général.
3. Texte original : « *The birth released some heady elation. Yet it was not universally welcomed* ». Nous traduisons toutes les références en langue anglaise, directes et indirectes, contenues dans le présent article.

dominante «clérico-nationale» écarte résolument les zones d'ombre de Montréal pour présenter une vue panoramique de la cité de la montagne. À l'opposé, le roman populaire montréalais se situe sur le plan de la rue, de ses hasards, périls et coïncidences.

Marcotte note par ailleurs que la littérature anglo-montréalaise du XIX^e siècle occupe une «*position dominante, surplombante, englobante*» (Marcotte, 1992: 138) qu'il faut absolument prendre en compte pour comprendre le désir de bon voisinage et de représentation favorable des Canadiens français qui animera certains écrivains anglophones de la période :

«*Montréal est en effet, durant ce siècle, une ville principalement anglaise. Sans doute, la population française, minoritaire au milieu du siècle, augmente-t-elle à un rythme très rapide durant la deuxième moitié, mais la prépondérance anglaise est telle dans le commerce et dans l'industrie, dans la construction de Montréal, que le changement démographique la touche à peine. En littérature, sa position est également d'une relative solidité, elle a des journaux importants, des éditeurs, des revues littéraires dont le rayonnement dépasse même les frontières du Canada. [...] Ainsi placée en position dominante, il n'est pas étonnant que la littérature anglo-montréalaise, entre autres fonctions sociales, ait voulu assumer avec plus ou moins d'enthousiasme celle de faire entrer en contact les deux principaux groupes ethniques de la ville.*»

Marcotte, 1992: 138-139.

Marcotte donne l'exemple de Rosanna Eleonora Mullins Leprohon (1829-1879). Née à Montréal, celle-ci épouse un médecin, Jean-Baptiste Lucain Leprohon, en 1851, et publie, au cours de la décennie 1860, trois romans qui comptent des personnages canadiens-français. *The Manor House of De Villeraï: a tale of Canada under the French dominion* paraît en feuilleton dans *The Family Herald* en 1859 et 1860 ; vient ensuite *Antoinette de Mirecourt; or Secret marrying and secret sorrowing: a Canadian tale* (1864); puis, paraît *Armand Durand; or A Promise fulfilled* (1868). Selon Marcotte, Rosanna Leprohon est prédestinée par le mariage à l'accomplissement d'une telle entreprise de rapprochement interculturel et elle s'y est vouée «avec un zèle remarquable» dont elle a d'ailleurs été récompensée «par quelques traductions en français»¹⁴. Marcotte note que le récit francophone, quant à lui, «... s'intéresse peu à la bigarrure culturelle de Montréal; il

14. Dans sa *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais* (1975), Philip Stratford consigne la parution, en 1865, du roman *Antoinette de Mirecourt ou Mariage secret et chagrins cachés*, traduit par J. A. Genand (p. 29).

15. «*There is no better way of finding out how words can be put together to make a poem than by translating poems, and no better window opening upon a country than that which its poets provide.*»

a plutôt tendance à se refermer sur lui-même, à créer un lieu qui lui soit propre» (Marcotte, 1992: 139).

UN MANQUE DE RÉCIPROCITÉ

La pratique de la traduction littéraire au Québec est donc marquée par une asymétrie pour ainsi dire constitutive. Le manque d'intérêt de la part des francophones à l'égard de la littérature de langue anglaise du Canada finira même par agacer des apôtres de la traduction littéraire et — en particulier — poétique, comme Frank Scott (1899-1985), traducteur d'Anne Hébert notamment. Scott en viendra à déplorer le fait que les traducteurs canadiens-anglais comme lui, qui ont déployé maints efforts pour faire connaître les auteurs québécois, ne soient guère payés de retour.

Adhérent à la thèse voulant que la poésie d'un peuple soit un outil de connaissance de celui-ci, Scott écrit, en 1977, dans la préface à ses *Poems of French Canada* :

«*Traduire des poèmes est le meilleur moyen de découvrir de quelle façon on regroupe des mots pour en faire des poèmes, et il n'y a pas de meilleure fenêtre ouverte sur un pays que celle que nous fournissent ses poètes.*»

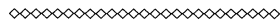
Scott, 1982: 115¹⁵.

L'auteur d'un poème, poursuit Scott, doit choisir des mots et des images qui expriment le mieux ce qu'il souhaite dire. Ce processus s'apparente à la traduction.

Scott note avec plaisir qu'il s'est traduit plus de poésie québécoise vers l'anglais au cours des années précédentes. Il souligne que pour préparer son anthologie de poésie canadienne-française en traduction (*The Poetry of French Canada in translation*, 1970), John Glassco a fait appel à 22 traducteurs. Scott déplore toutefois le manque de réciprocité en la matière. Il cite Guy Sylvestre, qui souligne, dans son *Anthologie de la poésie québécoise* (1974), qu'il n'existe pas de contrepartie française à l'excellente anthologie de Glassco. Scott trouve dommage qu'il n'y ait que dans la revue *Ellipse*, revue utile mais au nombre de pages restreint, qu'on puisse lire en français des poètes anglophones du Québec de la trempe d'A. J. M. Smith, d'A. M. Klein, d'Irving Layton, de Leonard Cohen, de Ralph Gustafson et de Louis Dudek, sans parler des principaux poètes des autres provinces canadiennes. Le Québec est tellement occupé à se défendre contre un continent non français, estime-t-il, que le climat littéraire est peu réceptif à toute «invasion» anglaise, même de ses auteurs les plus amicaux.

Pourtant, Scott avait fait tout en son pouvoir, à partir des années 1950, pour établir des contacts avec ce qu'il percevait à juste titre comme un milieu littéraire francophone en pleine ébullition. À cette

Au cours de plusieurs soirées, des écrivains francophones comme Gaston Miron, Jean-Guy Pilon et Anne Hébert côtoyaient chez les Scott des écrivains et traducteurs canadiens-anglais comme John Glassco, Louis Dudek, Irving Layton et Leonard Cohen.



époque, Scott a tenu, chez lui, sur l'avenue Clarke, à Westmount, ce qui s'apparente beaucoup à un salon littéraire. Au cours de plusieurs soirées, des écrivains francophones comme Gaston Miron, Jean-Guy Pilon et Anne Hébert côtoyaient chez les Scott des écrivains et traducteurs canadiens-anglais comme John Glassco, Louis Dudek, Irving Layton et Leonard Cohen. Durant cette décennie, Scott publie des poèmes québécois en traduction dans plusieurs revues et en insère même dans un de ses propres recueils¹⁶.

Au cours des années 1960, son ami John Glassco, à qui l'on doit la traduction anglaise des *Poésies complètes* et du *Journal* de Saint-Denys Garneau¹⁷, sera un témoin privilégié de l'évolution des relations entre écrivains de langues anglaise et française au Québec et, plus particulièrement, à Montréal. Durant une bonne partie de cette décennie, Glassco est en train de préparer son importante anthologie de poésie canadienne-française en traduction (*The Poetry of French Canada in translation*, déjà mentionnée plus haut), qui sera publiée en 1970 par Oxford University Press (Toronto). Ce véritable chantier de traduction poétique du français à l'anglais dont il est le contre-maître le met en contact avec de jeunes poètes comme Gérard Godin, Michèle Lalonde et Paul Chamberland, afin de faire la sélection des textes à traduire et d'obtenir les droits de traduction. Durant la même période, un ami de Scott et de Glassco, le poète A. J. M. Smith, prépare une nouvelle anthologie de poésie canadienne en anglais et en français (*Modern Canadian Verse in English and French*) qui paraîtra en 1967, également chez Oxford University Press. Smith sollicite les conseils de son ami Glassco pour le choix des poèmes à y inclure. Ainsi, tout en traduisant des poèmes de Gérard Godin pour l'anthologie compilée par son ami Glassco, Smith ajoutera, à la demande expresse de Godin et avec l'approbation de son éditeur William Toye, la note suivante en guise de présentation de cet auteur dans sa propre anthologie :

« Gérard Godin ne se considère pas comme poète canadien, mais comme poète québécois et s'il a accepté de faire partie de cette anthologie, c'est uniquement parce qu'on lui a permis

Les mondanités chez les Scott avaient fait place, dans les années 1960, à un discours militant du côté québécois qui laissait peu de marge de manœuvre aux artisans du rapprochement et de la bonne entente entre les deux groupes linguistiques et culturels. Cela n'empêcha pas la direction de la revue semestrielle de traduction de poésie canadienne et québécoise *Ellipse*, fondée en 1969 par D. G. Jones, de consacrer un de ses premiers numéros aux événements d'octobre 1970, en publiant des textes divers en réaction à ces troublants événements. Pour la traductrice littéraire Sheila Fischman, alors membre du comité de rédaction de la revue, *Ellipse* voulait ainsi exprimer sa solidarité envers ses amis écrivains emprisonnés en vertu de la *Loi des mesures de guerre*, comme Gaston Miron et Gérard Godin, mais aussi montrer aux Québécois que certains Canadiens anglais étaient sensibles à leur situation. « *Bien entendu, affirme-t-elle, ce sont de bien grands mots pour une si petite revue, mais on travaille avec les moyens qu'on a, et c'est un document qui reste* » (cité dans Godbout, 1998 : 11).

TRADUIRE L'AMÉRIQUE

Simon Sherry a déjà noté qu'en dépit de ce qu'on pourrait appeler la vocation naturelle du Québec de traduire la culture américaine cela ne correspond guère à la réalité du monde de l'édition. Dans la situation actuelle, les Québécois lisent les romans américains dans des traductions « *made in France* », avec les erreurs et les maladroites qui en résultent, en raison de l'absence d'équivalents culturels (Simon, 1988c : 42). La traductrice québécoise Charlotte Melançon s'est intéressée, par exemple, au sort que font plusieurs traducteurs français à la poésie d'Emily Dickinson, qu'elle a aussi elle-même traduite¹⁹. Il était impératif pour elle de s'intéresser d'abord et avant tout à l'œuvre d'Emily Dickinson comme lectrice. Pour ce faire, elle a fouillé la période à laquelle l'auteure avait vécu, a cherché à connaître ses lectures, ses influences, tout ce qui a nourri son écriture d'un point de vue intellectuel et herméneutique. Il s'agissait ainsi de

16. *Events and Signals* (Toronto, Ryerson Press, 1954). Voir aussi « Four poems after Saint-Denys Garneau », *Tamarack Review*, n° 4, été 1957, p. 55-59 ; et « Five Quebec poets », *Tamarack Review*, n° 7, printemps 1958, p. 44-52.

17. *Complete Poems of Saint-Denys Garneau*, Ottawa, Oberon Press, 1975 et *The Journal of Saint-Denys Garneau*, introduction de Gilles Marcotte, Toronto, McClelland & Stewart, 1962.

18. *Modern Canadian Verse in French and English*, Toronto, Oxford University Press, 1967, p. 397.

19. Charlotte Melançon, « Les mésaventures du merle : les américanismes chez Emily Dickinson », *Meta*, vol. 45, n° 1, avril 2000, p. 80-90. Ses traductions de poèmes d'Emily Dickinson ont été publiées sous le titre d'*Escarmouches*, (Paris, Éditions de La Différence, 1991). Charlotte Melançon a aussi traduit des auteurs comme Charles Taylor, John Saul, Northrop Frye et Alberto Manguel.

faire l'histoire de filiations, de mémoires, de fidélités, de mutations d'idées.

Le travail de traduction a aussi conduit Charlotte Melançon sur la piste d'une autre mutation, celle qui s'opère quand les poèmes d'Emily Dickinson sont transposés dans une langue étrangère, en l'occurrence le français. Elle souligne à cet égard l'importance de nommer précisément les fleurs et les oiseaux, les êtres et les choses qui l'environnaient : « *Seul le souci de nommer correctement ce monde physique qui l'a ravie permet de le comprendre et, par conséquent, de le traduire* » (Melançon, 2000 : 81).

Ceci amène ensuite Charlotte Melançon à observer que les traducteurs européens, souvent leurrés par des dictionnaires qui ne tiennent pas compte des réalités américaines, « ... sont parfois amenés à dénaturer la réalité physique dans laquelle la poésie de Dickinson prend racine » (Melançon, 2000 : 81). Ainsi, le merle d'Amérique, oiseau très important dans la poésie d'Emily Dickinson, ne saurait être confondu avec aucun autre dans son bestiaire. Pourtant, Charlotte Melançon constate avec tristesse que, dans nombre de traductions européennes, « souvent fort belles d'ailleurs — la question n'est pas là », on ne trouve pas « la fibre américaine » de la culture d'Emily Dickinson. « *Les recours quasi systématiques à des équivalents européens brouillent les poèmes — leur rigueur et leur justesse — pour ne rien dire de leur profondeur historique et de leur inscription dans une culture* », affirme-t-elle (Melançon, 2000 : 88).

Dans un article paru en 1988 dans un numéro de *Canadian Literature* consacré à la traduction, le poète et traducteur D. G. Jones estime pour sa part que le fait de produire une version d'un poème d'une langue dans une autre n'équivaut pas pour autant à en traduire le sens, puisque le simple fait de transporter le poème d'origine dans un nouveau contexte entraîne forcément le sens ailleurs. Jones explique, par exemple, qu'une des significations profondes du poème « Arbres » de Paul-Marie Lapointe réside dans le fait que le poète attribue une valeur globalement positive aux arbres et aux oiseaux, ce qui se démarque du traitement de ces symboles par d'autres poètes, tels Anne Hébert et son cousin Hector de Saint-Denis Garneau, mais aussi de prédécesseurs comme Nérée Beauchemin ou Pamphile Le May.

« *Il s'agit d'un poème important dans le contexte de la littérature et de la culture québécoises, pas seulement en raison de son ampli-*

tude, de sa diversité et de sa verve, mais parce qu'il donne à tout ce symbolisme un nouveau développement positif. Il rétablit la continuité entre le passé et le présent, le ciel et la terre, l'oiseau et l'homme. »

Jones, 1988 : 8.

Une bonne partie de la signification particulière de ce poème résiderait dans ce renversement positif d'un code symbolique tel qu'il s'était développé au fil de plusieurs générations. Jones, qui a lui-même traduit « Arbres »²⁰, note ensuite qu'il est quasi impossible de rendre ce sens particulier du poème en anglais pour le lecteur moyen de Toronto ou de Calgary. En effet, chez plusieurs générations de poètes canadiens-anglais, l'arbre a fait l'objet d'un encodage passablement différent. Pour eux, il s'agit le plus souvent de bois qui attend qu'un bûcheron vienne le récolter. « *Le contexte est différent, donc le sens du poème sera différent* » (Jones, 1988 : 9)²¹. Pour Jones, le traducteur littéraire ne peut pas, même s'il le souhaite, se contenter de rendre le sens du texte. Il ne peut faire autrement que de créer du sens.

TRANSFIGURATION

Le caractère créatif de la traduction tend à être assez souvent souligné dans les écrits récents sur le sujet. Prenons pour exemple un superbe recueil de poèmes intitulé *Transfiguration* (1998) dans lequel les voix des poètes et traducteurs Jacques Brault et E. D. Blodgett se répondent par le truchement de la traduction. Un court poème de Blodgett est traduit par Brault; cet échange nourrit à son tour un poème de la plume de Brault, qui est envoyé pour traduction à Blodgett, etc. Dans un article publié dans la revue *Ellipse* en 2000, Blodgett livre quelques réflexions éclairantes sur cette œuvre. À cause de cet échange de paroles, note-t-il, l'autre est englobé de telle sorte qu'au bout du processus le moi qu'on croit (ou qu'on croyait) être n'est plus le même.

« *La transfiguration est alors une appropriation de l'altérité, en l'occurrence au moyen de l'échange de textes et de leur traduction. Imaginer la traduction de cette façon, c'est la placer sur un autre plan ontologique dans lequel le processus de transfert peut être perçu comme une sorte d'initiation.* »

Blodgett 2000, 22²².

Dans la pratique comme dans la théorie, le traducteur littéraire est cependant loin d'être toujours perçu comme l'auteur d'une transfiguration de l'œuvre originale, comme celui qui lui donnerait un surplus de sens. Il continue, en effet, d'être le plus souvent considéré comme celui par qui la défiguration de l'œuvre arrive, celui qui, à tout le moins, lui fait écran et empêche le lecteur d'en apercevoir le vrai visage. ©

20. Traduction publiée d'abord dans *Ellipse*, n° 11 (1972), de même que dans deux recueils de poèmes de Paul-Marie Lapointe traduits par Jones : *The Terror of the Snows*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1976, et *The 5th Season*, Toronto, Exile Editions, 1985.

21. « *The context is different, so the meaning of the poem will be different.* »

22. « *A transfiguration, then, is an assumption of alterity, in this instance through the exchange of texts and their translation. To imagine translation in such a fashion places it on a changed ontological level in which the process of transfer may be understood as a kind of initiation.* »

SOURCES CONSULTÉES

- Berman, Antoine. 1999. *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris, Seuil.
- _____. 1995. *Pour une critique des traductions: John Donne*. Paris, Gallimard.
- _____. 1984. *L'Épreuve de l'étranger: culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, Gallimard.
- Blodgett, E. D. 2000. « Transfiguring Transfiguration », *Ellipse*, n° 64, p.16-23.
- _____. et Jacques Brault. 1998. *Transfiguration*. Ottawa/ Montréal, Buschek Books/Éditions du Noroît.
- _____. 1991. « Towards a model of literary translation in Canada », *TTR*, n° 4 (2), p.189-206.
- _____. 1989. « Translated literature and the literary polysystem: the example of Le May's *Évangéline* », *Meta*, n° 34 (2), p.157-168.
- Claxton, Patricia. 2000. « Introduction: Looking back », *Meta*, n° 45 (1), p.7-12.
- Delisle, Jean. 1987. *La Traduction au Canada/Translation in Canada, 1534-1984*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Even-Zohar, Itamar. 1978. « The position of translated literature within the literary polysystem ». In *Literature and Translation*, sous la direction de James Holmes. Louvain, Belgique, Acco.
- Glassco, John. 1975. (traduction et introduction). *Complete Poems of Saint-Denys Garneau*. Ottawa, Oberon Press.
- _____. 1970. (sous la direction de) *The Poetry of French Canada in translation*. Toronto. Oxford University Press.
- _____. 1962. (traduction). *The Journal of Saint-Denys-Garneau*. Toronto, McClelland & Stewart.
- Godbout, Patricia. 1998. « Bientôt 30 ans de traduction poétique à la revue *Ellipse* ». *Circuit*, automne, p.10-11.
- Guillerm, Luce. 1984. « L'intertextualité démontée: le discours sur la traduction ». *Littérature*, n° 55, p.54-63.
- Homel, David et Sherry Simon. 1988. (sous la direction de). *Mapping Literature, The Art and Politics of translation*. Montréal, Véhicule Press.
- Jakobson, Roman. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Jones, D. G. 1988. « Text and context. Some reflections on translation with examples from Quebec poetry ». *Canadian Literature*, n° 117, p.8-10.
- _____. 1985. (traduction). *The 5th Season*. Toronto, Exile Editions.
- _____. 1976. (traduction). *The Terror of the snows. Selected Poems by Paul-Marie Lapointe*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- _____. 1972. (traduction). « Trees ». *Ellipse*, n° 11, p.17-27.
- Marcotte, Gilles. 1992. « Mystères de Montréal: la ville dans le roman populaire au XIX^e siècle ». In *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte. Montréal, Fides, p.97-148.
- Melançon, Charlotte. 2000. « Les mésaventures du merle: les américanismes chez Emily Dickinson », *Meta*, n° 45 (1), p.80-90.
- _____. 1991. (traduction). *Escarmouches*. Paris, Éditions de La Différence.
- Mezei, Kathy. 2003. « Dialogue and contemporary literary translation? » In *Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne*, sous la direction de Denis Saint-Jacques. Québec, Nota bene, p.107-129.
- _____. 1988. *Bibliographie de la critique des traductions littéraires anglaises et françaises au Canada/Bibliography of Criticism on English and French Literary Translations in Canada*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Oseki-Dépré, Inés. 1999. *Théories et Pratiques de la traduction littéraire*. Paris, Armand Colin.
- Scott, F. R. 1982. « Preface to *Poems of French Canada* ». In *The Insecurity of Art. Essays on Poetics*, sous la direction de Ken Norris et Peter Van Toorn. Montréal, Véhicule Press, p.115-120.
- _____. 1977. (traduction). *Poems of French Canada*. Burnaby, Colombie-Britannique, Blackfish Press.
- _____. 1962. (traduction). *Saint-Denys Garneau & Anne Hébert*. Vancouver, Klanak Press.
- _____. 1958. (traduction). « Five Quebec poets ». *Tamarack Review*, n° 7, p.44-52.
- _____. 1957a. (traduction). « Four poems after Saint-Denys Garneau », *Tamarack Review*, n° 4, p.55-59.
- _____. 1954. *Events and Signals*. Toronto, Ryerson Press.
- Simon, Sherry. 2001. « Antoine Berman ou l'absolu critique », *TTR*, n° 14 (2), 19-29.
- _____. 1990. « Volontés de savoir: les préfaces aux traductions canadiennes ». In *Préfaces et Manifestes littéraires/Prefaces and Literary Manifestoes*, sous la direction de E. D. Blodgett et A. G. Purdy. Edmonton, Alberta, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, p.98-110.
- _____. 1989a. *L'Inscription sociale de la traduction au Québec*. Québec, Office de la langue française.
- _____. 1989b. « Conflits de juridiction. La double signature du texte traduit ». *Meta*, n° 34 (2), p.195-208.
- _____. 1988a. « The true Quebec as revealed to English Canada: translated novels, 1860-1950 ». *Canadian Literature*, n° 117, p.31-43.
- _____. 1988b. « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec ». *TTR*, n° 1 (1), p.63-81.
- _____. 1988c. « Dissymmetries in Canadian translation ». *Translation Review*, n° 27, p.40-43.
- Smith, A. J. M. 1967. (sous la direction de). *Modern Canadian Verse in English and French*. Toronto, Oxford University Press.
- Stratford, Philip et Maureen Newman. 1975. *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*. Ottawa, CCRH.
- _____. 1968. « French Canadian literature in translation ». *Meta*, n° 13 (4), p.180-187.
- Sylvestre, Guy. 1974. (sous la direction de). *Anthologie de la poésie québécoise*. Montréal, Beauchemin.
- Toury, Gideon. 1980. *In Search of a Theory of Translation*. Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics.
- _____. 1978. « The nature and role of norms in literary translation ». In *Literature and Translation*, sous la direction de James Holmes. Louvain, Belgique, Acco.